L'ABBÉ SUGER DE SAINT-DENIS ET LA PAPAUTÉ

Il est impossible de comprendre dans sa globalité l'œuvre de l'abbé Suger de Saint-Denis si l'on ne prend en compte son activité de diplomate, représentant à la fois l'Église et la France dans le contexte international européen, si riche en cette première moitié du XII^e siècle, particulièrement dans le domaine essentiel des relations avec le Saint-Siège.

On a beaucoup écrit sur les relations d'enfance de Suger avec le jeune prince Louis à l'école de Saint-Denis, et les conséquences qu'elles entraînèrent sur la carrière du moine, mais beaucoup moins sur les charges politiques de tous ordres qui pesèrent sur lui, d'année en année, tout au long de sa vie. En 1104 déjà, à l'âge de vingt-trois ans, il était présent à la cour du roi Philippe dans une circonstance politique portante, quand le roi exhorta son fils Louis à garder la tour de Montlhéry: »Louis mon fils, ... veille avec grand soin à la conservation de cette tour; voici que les tracas qu'elle m'a causés ont fait de moi presque un vieillard¹.«

Deux ans plus tard, après avoir terminé ses études dans une école proche de Fontevrault, peut-être Saint-Benoît-sur-Loire ou plus probablement Marmoutier, il était déjà apprécié de son abbé Adam et du pouvoir royal. Au printemps 1106 il fut en effet désigné par l'abbé pour l'accompagner au concile réuni par le légat du pape Pascal II, Bruno de Segni, à Poitiers². C'est alors que, pour la première fois sans doute, le moine Suger fit la connaissance des milieux de la Curie. Quant au pape lui-même, qui venait en France pour discuter de la célèbre querelle des investitures des évêques, il fut d'abord invité à Chartres par l'évêque Yves pour célébrer les fêtes de Pâques³; après quoi il se rendit à l'abbaye de Saint-Benoît pour consacrer la nouvelle basilique (9 mars 1107): il y fut reçu par la famille royale et le moine Suger, alors âgé de vingt-cinq ans, mandaté par son abbé, qui eut l'occasion, dans une grande assemblée, de plaider pour défendre les droits de Saint-Denis à ordonner ses moines (un droit que l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés venait d'obtenir), faisant preuve d'un

¹ Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. et trad. par Henri WAQUET, 2^e éd., Paris 1964 (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 11), p. 39.

² Ibid. p. VI; lettre de Suger au pape Eugène III en faveur des religieuses de Fontevrault: Suger, *Œuvres*, éd. et trad. par Françoise GASPARRI, t. 2, Paris 2001 (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 41), lettre 8, p. 42-45.

³ *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, éd. Marjorie CHIBNALL, t. 6, Oxford 1998, p. 42.

talent de brillant et excellent *causidicus*⁴. Il eut, aussitôt après un bref séjour à Saint-Martin de Tours (24 mars–3 avril), l'honneur de recevoir, en présence du roi et de son fils, le pape Pascal II à Saint-Denis »comme il eût fait à la propre résidence de saint Pierre«, pour y célébrer les solennités de Pâques (1107): ancien moine de Vallombreuse, Pascal II »donna aux Romains ... un exemple ... mémorable: ... non seulement il ne montra aucune prétention à s'emparer de l'or ni de l'argent, ni des pierres précieuses du monastère mais ... très humblement prosterné devant les reliques ... il pria ... qu'on voulût bien lui donner, pour le protéger, quelque parcelle des vêtements épiscopaux de saint Denis tout trempés de sang⁵«. C'est alors, la même année, que le moine de Saint-Denis, déjà familiarisé avec la papauté et la Curie, fut désigné par le roi pour accompagner son abbé et certains prélats à Châlons-sur-Marne, où le pape devait rencontrer les ambassadeurs de l'empereur Henri V: il put y observer les usages et comportements des Allemands, dont il donne une description fort pittoresque (mai 1107). Ces rencontres permirent à Suger de mieux connaître les habitudes diplomatiques du Saint-Siège, et favoriseront les relations avec Rome, lesquelles deviendront bientôt plus étroites. C'est à Châlons, au cours d'une assemblée, que le roi fonda l'abbaye de Saint-Victor de Paris, une fondation dont Suger fut manifestement chargé de rédiger la charte. Puis l'abbé Adam, soucieux de redresser l'état des possessions de son monastère et d'en améliorer l'administration, confia à Suger, dont il avait pu apprécier le talent à défendre les intérêts de l'abbaye, la prévôté de Berneval en Normandie, près de Dieppe, dans le pays de Caux. Le nouvel intendant ne tarda pas à étudier le fonctionnement de l'administration normande alors très en avance sur celle de la France. Les nombreux procès qu'il dut engager contre les officiers du duc de Normandie, qui y exerçaient de multiples exactions, lui permirent en outre d'analyser le droit et les procédures d'usage dans ce pays, de se familiariser avec le roi Henri I^{er} dont il admirait les talents, bien qu'il fût ennemi de la France. Désormais rompu au métier d'administrateur, Suger fut envoyé par l'abbé Adam, en 1109, à la tête de la prévôté de Toury-en-Beauce, confronté à la rapacité de certains seigneurs, principalement le châtelain du Puiset. Pendant les deux ans de son administration il dut faire appel à Louis, désormais roi de France, pour pacifier la région par des guerres auxquelles il participa activement⁶: un péché dont il gardera toute sa vie le remord (qu'il exprima partout dans son œuvre); mais en même temps il acquit

⁴ La chronique de Morigny (1095–1152), éd. Léon MIROT, 2^e éd., Paris 1912 (Collection de textes, 41), p. 47. Cf. la lettre de Pascal II à l'abbé Adam, éd. Rolf GROSSE, *Papsturkunden in Frankreich*, nouv. série, t. 9, Göttingen 1998 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, philologisch-historische Klasse, III, 225), p. 133–135 n° 26; voir aussi Albert LECOY DE LA MARCHE (éd.), *Œuvres complètes de Suger*, Paris 1867 (Société de l'Histoire de France), p. 430–431.

⁵ Suger, *Vie* (voir n. 1), p. 55.

⁶ Ibid. p.134–137.

une plus grande familiarité avec le jeune roi. Avant la fin de la guerre du Puiset et la destruction de ce château par le roi⁷, Suger avait accompli sa première mission lointaine: en mars 1112, en effet, il avait accompagné l'abbé Adam à Rome où s'était tenu un concile (Latran 8-23 mars) pour tenter de régler avec l'empereur la question des investitures. À Toury, la tâche du prévôt Suger fut allégée grâce à la nomination d'un maire, Hugues, un serf affranchi du roi⁸. Ayant dépassé la trentaine, il avait accumulé une expérience multiple en France et en Italie mais aussi en territoire anglais et en Allemagne, la fréquentation étroite du Siège Apostolique, ainsi que la maîtrise de la gestion domaniale et de l'économie. En bref, il se trouvait au cœur de la politique européenne, alors particulièrement secouée.

Impliqué dans la politique de l'État, Suger ne l'était pas moins dans celle de son abbaye dont depuis son plus jeune âge il avait décidé de rehausser le prestige. Sur ce plan il venait d'essuyer un échec cuisant: le roi Philippe I^{er} (mort à Melun le 29 juillet 1108) avait exprimé le souhait d'être enseveli non pas à Saint-Denis, nécropole des rois, mais en l'abbaye de Fleury-sur-Loire, volonté pieusement respectée par son fils Louis. Un choix que Suger explique par le scrupule qu'il aurait eu à figurer parmi les rois, ses prédécesseurs, en raison de sa mauvaise conduite⁹. Et, chose tout aussi grave, le nouveau roi ne fut pas couronné à Reims, comme ses ancêtres, mais à Orléans, par l'archevêque de Sens, le 3 août de cette même année, malgré la confirmation par le pape Urbain II, en 1089, des droits de l'église de Reims, qui remontaient à Clovis. Si Reims était lésée au premier chef, Suger, moine de Saint-Denis, alors âgé de vingt-huit ans, qui depuis son adolescence réfléchissait sur le symbole que représentait son abbaye dont il étudiait les chartes, diplômes et registres anciens, sur son histoire et son devenir, dont il venait de rédiger la charte de fondation de l'anniversaire du roi Dagobert¹⁰, était déçu dans son espérance d'obtenir pour elle, non seulement la sépulture officielle des rois et le dépôt des attributs royaux, mais aussi le couronnement royal, un espoir qu'il devait conserver jusqu'en 1129, année du couronnement royal du jeune prince Philippe, puis celui de son frère Louis en 1131. Quoi qu'il en soit, Suger était désormais devenu le familier et le conseiller du roi, dont il rédigea nombre de chartes à partir de l'année 1112 environ.

De nouvelles missions pour le compte de son abbaye, et surtout pour le compte du roi, allaient renforcer son idéal de serviteur de l'Église et de l'État.

⁷ Automne 1112.

⁸ Achille LUCHAIRE, Louis VI le Gros. Annales de sa vie et de son règne (1081-1137), Paris 1890, p. 85 n° 166.

⁹ Suger, Vie (voir n. 1), p. 82-85.

¹⁰ Robert BARROUX, L'anniversaire de la mort de Dagobert à Saint-Denis au XII^e siècle. Charte inédite de l'abbé Adam, dans: Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des travaux historiques et scientifiques (1942-1943), p. 131-151.

Le 28 janvier 1118 mourait le pape Pascal II, un pape qui avait été malmené et humilié par l'empereur Henri V, arrêté, blessé et incarcéré devant l'autel de Saint-Pierre, tandis qu'il célébrait la messe du couronnement¹¹, le 11 février 1111. Suger, qui y avait été mandaté par le roi, avait assisté à ce drame, mais fut aussi impressionné par la pompe pontificale lors de la réception d'Henri V à Rome: *Cum dominus papa episcoporum et cardinalium togata cum opertis albis operturis equis constipatus turma, subsequente populo romano*¹². Dans une telle situation de violence, Pascal II fut obligé de céder les investitures à l'empereur, mais aussitôt après, ce privilège fut cassé au cours d'un grand concile auquel Suger assista: »privilège que nous entendîmes le seigneur pape, dans un grand concile de trente évêques et plus, casser suivant le jugement de l'Église, et mettre à néant en frappant (l'empereur) d'un perpétuel anathème¹³.« L'élection pontificale se porta sur un ancien moine du Mont-Cassin, bibliothécaire et chancelier de l'Église romaine, Jean de Gaëte, sous le nom de Gélase II. Aussitôt Henri V se précipita à Rome et, agissant comme patrice, dans un concile réuni à Saint-Pierre, lui opposa un antipape, Maurice Burdini, un saint homme, ex-moine de Saint-Martial, évêque de Braga, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase s'enfuit en France: arrivé à Marseille le 23 octobre 1118, il fut reçu par le moine Suger à Maguelone (15–30 novembre) et accompagné par lui jusqu'à Cluny où Gélase mourut le 21 janvier 1119¹⁴.

Cette fois, la Curie porta son choix sur un prélat français, Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, fils de Guillaume »Tête Hardie«, comte de Bourgogne, et d'Étiennette de Vienne, qui en avait reçu un avertissement prémonitoire, et qui reçut le nom de Calixte II. L'une de ses sœurs, Gisèle, ayant épousé Humbert II, comte de Savoie, il se trouvait être le propre oncle de la reine de France, Adélaïde de Maurienne. Chef du parti de la réforme grégorienne contre l'empereur, les liens de la papauté avec la France s'en trouvèrent dès lors singulièrement renforcés et atteignirent un tel degré que Suger dit de lui qu'»il le chérissait«.

Le nouveau pape réunit un concile à Reims (20 octobre 1119), puis se rendit à Mouzon pour tenter de négocier avec les envoyés de l'empereur. Revenu au concile (après le 26 octobre) il frappa ce dernier d'anathème et rentra à Rome où il fut reçu glorieusement. Quelques temps après il fit capturer, à Sutri, et

¹¹ Suger, *Vie* (voir n. 1), p. 63–65.

¹² *Ibid.* p. 62.

¹³ *Ibid.* p. 67.

¹⁴ *Ibid.* p. 201–203: »en raison de la grande pauvreté qui l'accablait, le pape Gélase se servit d'un navire: il aborda à Maguelone, toute petite île située au milieu des flots, sur laquelle s'élève, se contentant d'un seul évêque, de ses clercs et de rares serviteurs, une cité isolée et déserte, mais qu'une forte muraille défend bien contre les attaques des Sarrasins qui courent la mer. Envoyé vers lui par notre seigneur le roi, nous nous acquittâmes de notre mission ... et nous rapportâmes heureusement, avec sa bénédiction, la promesse d'un entretien mutuel ... à Vézelay.«

transférer à Rome l'antipape Burdinus dans des conditions extrêmement humiliantes, traîner de prison en prison et enfin enfermer définitivement au monastère de la Cava, près de Salerne, où il mourra en 1137. »La lumière de la chaire pontificale se trouvait posée sur une montagne¹⁵.« C'est alors que Suger fut envoyé, avec Hugues, abbé de Saint-Germain-des-Prés, en Italie pour traiter avec le pape »diverses affaires du royaume«. Calixte était alors dans les Pouilles et la rencontre eut lieu à Bitonto, probablement le 27 janvier. Puis, sur le chemin du retour, Suger, comme on le sait, prévenu par un songe prémonitoire, apprit le décès de l'abbé Adam (19 février 1122) et sa propre élection à la tête de son abbaye. Il rentra donc à Saint-Denis où l'attendaient le roi, l'archevêque de Bourges, l'évêque de Senlis, et il fut sacré le 12 mars, le dimanche d'*Isti sunt dies* (répons de la procession de la Passion). Il s'appliqua dès lors à la réforme de l'Église, »l'établissement sans désordre de la sainte règle religieuse«, suppliant ses frères de ne pas la laisser s'affaiblir. Ensuite il décida d'aller faire une visite à l'église de Rome, en raison de la bienveillance qu'elle manifesta pour toutes ses entreprises et l'aide qu'elle leur apporta. Après avoir assisté à »un grand concile de trois cents évêques et plus (en réalité 997 prélats) ... qui se tenait au Latran en vue d'un règlement pacifique de la querelle des investitures« (8–30 mars 1123), Suger se rendit en Italie du sud et y visita de nombreux sanctuaires, la plupart récemment reconstruits par les Normands, dans un style qui combinait l'architecture paléochrétienne omniprésente dans ces régions avec le style nouveau qu'ils avaient instauré aussi bien en Normandie qu'en Angleterre.

Nous ne nous attarderons pas ici sur le détail de toutes les églises que visita le nouvel abbé, dont nous avons parlé ailleurs¹⁶. Rappelons seulement que l'abbé de Saint-Denis s'imprégna totalement non seulement de l'architecture de ces églises mais aussi des éléments de leur décor: renouveau de l'art romain classique et paléochrétien avec encore des éléments byzantins tels que portes de bronze, tympans en demi-cercle, mosaïques, pavements décorés, parmi lesquels les manifestes de la réforme grégorienne foisonnaient, accompagnés d'inscriptions en lettres d'or mentionnant les noms des prélats constructeurs, les dates de consécration etc. ... Le lieu qui sans aucun doute impressionna le plus l'abbé fut Saint-Benoît-du-Mont-Cassin, abbaye récemment reconstruite et décorée par l'abbé Desiderius (Didier, 1058–1087), grand spoliateur d'antiquités, à partir des années 1066: église à trois nefs séparées par des colonnes antiques romaines, chevet surélevé, narthex composé d'arcs brisés et de voûtes en croisée d'ogive, portail de bronze (exécuté à Constantinople) avec inscription mentionnant le nom du donateur et le programme iconographique,

¹⁵ Suger, *Vie* (voir n. 1), p. 207.

¹⁶ Françoise GASPARRI, *Le renouveau de Rome*, dans: Agnès BOS, Xavier DECTOT (dir.), *L'architecture gothique au service de la liturgie*, Turnhout 2003 (*Rencontres Médiévales Européennes*, 3), p. 43–66.

pavement en *opus tessellatum*, abside à mosaïque, enfin la consécration très solennelle réunissant les plus grands feudataires et prélats, consacrant cinq autels où furent réunies les reliques jusque-là réparties dans l'église; tout cela exécuté en trois ans trois mois, symbole trinitaire que reprendra Suger, alors que ses travaux durèrent trois ans et onze mois. En outre Didier fut le modèle, pour l'abbé Suger, d'un très grand prélat négociateur et diplomate, totalement impliqué dans les affaires spirituelles et temporelles, ce qui le conduira jusqu'au Siège de saint Pierre (sous le nom de Victor III). Le long séjour italien, dans le sud et à Rome, où la plupart des églises furent reconstruites de même façon par les grands prélats réformateurs, toutes les visites qu'il fit en ces lieux, sans compter les conversations échangées avec les prélats constructeurs de ces églises, tous très érudits, eurent une influence déterminante sur la carrière de Suger, grand abbé constructeur, négociateur, conseiller du roi puis régent du royaume.

En décembre 1124 le pape Calixte, qui »chérissait« Suger, l'appela à Rome »afin de nous honorer davantage et d'avoir le plaisir de nous exalter«. Mais arrivé à Lucques Suger apprit sa mort et rebroussa chemin: il devait demeurer abbé de Saint-Denis jusqu'à la fin de sa vie. C'est alors qu'il entreprit de réaliser les transformations de son église et des bâtiments claustraux: riche de toutes les idées, de toutes les images, de toutes les formes qu'il avait observées, étudiées et analysées en Italie, il adapta son programme à celui des grands réformateurs qu'il y avait rencontrés; soucieux de la »convenance et cohérence de l'ancien et du nouvel œuvre«, rêvant de pouvoir utiliser des matériaux antiques venant de Rome, des colonnes de marbre du palais de Dioclétien ou d'autres thermes romains¹⁷. Mais il ne le put pas en raison des dangers que représentait le passage de Gibraltar, alors tenu par les Sarrasins. Choissant des sculpteurs et des fondeurs dans les régions du nord et non plus à Byzance, trop lointaine et en perte d'influence, il fit ériger les portes principales représentant la »Passion et l'Ascension du Sauveur«, ainsi que la porte de droite, en bronze doré. Celle de gauche, ancienne et réemployée, fut surmontée d'une mosaïque, »nouveau contraire à l'usage«, dans l'arc du tympan¹⁸. Enfin, comme l'abbé Didier, rappelant l'arc de Constantin, Suger fit inscrire, outre son nom, une prière à saint Denis et quelques invitations adressées aux visiteurs, à voir à travers l'œuvre matérielle l'œuvre de Dieu, la date de la consécration de la partie antérieure en lettres de cuivre doré. Quant à la nouvelle nef, Suger l'imaginait comme une réplique de celle de Saint-Pierre de Rome, reliant l'ancien et le nouvel œuvre, mais il ne put la réaliser. Pour le chevet, se souvenant de certaines églises de Campanie et des Pouilles qu'il avait visitées, présentant un plan circulaire au lieu de triples absides, Suger prit le parti que

¹⁷ Suger, Œuvres, éd. et trad. par Françoise GASPARRI, t. 1, Paris 1996 (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 37), p. 13–15 (Écrit sur la consécration).

¹⁸ Ibid. p. 114–117 (L'Œuvre administrative).

l'on sait, d'une couronne de chapelles rayonnantes tant dans la crypte que dans l'abside supérieure. La consécration donna lieu à une cérémonie fort somptueuse, dont Suger décrit le luxe et la beauté. Enfin pour les *ornamenta* que Suger se procura, récupéra ou fit exécuter, la description qu'il en donne rappelle très fortement celle que donna le chroniqueur Léon d'Ostie des *ornamenta* de l'abbé Didier¹⁹.

Tous ces travaux, Suger put les réaliser grâce à la récupération d'une possession qui lui tenait à cœur car elle représentait une source de revenus considérables, qui devaient contribuer largement au financement de la reconstruction de la basilique et du monastère. Le 14 décembre 1124, en effet, mourait le pape Calixte II. Son successeur fut Lambert Scannabecchi de Modène, cardinal-évêque d'Ostie, «homme grave et austère» suivant Suger, sous le nom d'Honorius II, une personnalité fort appréciée mais mystérieux et fort peu préoccupé par la question des investitures, mal résolue mais apaisée depuis le Concordat de Worms en 1122. Son élection, il est vrai, n'avait pas été tout à fait régulière. Suger lui envoya tout un dossier de documents mérovingiens et carolingiens prouvant l'appartenance originelle d'Argenteuil à l'église de Saint-Denis: à l'occasion d'un concile réuni à Saint-Germain-des-Prés cette abbaye lui fut restituée, avec ses dépendances, par le légat Mathieu d'Albano, restitution confirmée par le roi Louis VI²⁰. C'est alors que Suger redoubla d'efforts pour établir un parallèle entre Rome et son abbaye, *tamquam Sancti Petri sedes*, désormais réformée et gouvernée avec rigueur, ce qui réjouit Bernard de Clairvaux²¹. Dès lors ce n'étaient plus les voyages de l'abbé à Rome qui maintiendront étroites les relations de la France avec le Saint-Siège, mais la présence de plus en plus fréquente du pape en France.

L'année 1130 débuta en effet par le décès du pape Honorius II. Comme on le sait, l'élection se déroula dans la plus grande illégalité. Les fidèles du pape défunt (la faction Frangipani), réunis à Saint-Grégoire, élurent aussitôt Gregorio Papareschi, ancien légat en France, sous le nom d'Innocent II. Les autres cardinaux (la faction Pierleoni), réunis suivant l'usage à Saint-Marc, ayant appris plus tard la mort du pape Honorius, élurent sous le nom d'Anaclet II, Pierre Pierleoni, ancien moine de Cluny, ami de Louis VI, ancien légat et familier de la France. C'était donc un schisme très grave qui allait secouer tout

¹⁹ Léon d'Ostie, *Chronica monasterii Casinensis*, III 26, éd. Hartmut HOFFMANN, dans: M.G.H., *Scriptores*, t. 34, Hanovre 1980, p. 394–396.

²⁰ Suger, *Œuvres* (voir n. 17), p. 65–67 (L'Œuvre administrative): Suger, se conformant au mouvement de réforme alors en cours, put en chasser les moniales (parmi lesquelles la célèbre Héloïse) et installer des moines.

²¹ Bernard de Clairvaux, *Apologia* adressée à Guillaume de Saint-Thierry (éd. Jean LECLERCQ, Henri M. ROCHAIS, *Sancti Bernardi opera*, t. 3, Rome 1963, p. 61–108): en réalité le but inavoué de Bernard était d'obtenir de Suger la disgrâce du chancelier Étienne de Garlande qui faisait ombrage à sa propre influence auprès du roi. Au début de l'année 1128 Suger s'exécuta.

l'occident pendant huit ans. Anaclet, appuyé par toute l'Italie du sud s'installa à Rome. Innocent dut s'enfuir en bateau et vint en France demander l'assistance du roi (il était à Saint-Gilles en septembre 1130). L'image du Saint-Siège et de son prestige s'était considérablement redressée depuis le pontificat de Pascal II, lequel, comme on l'a dit, ayant été blessé, arrêté et incarcéré par l'empereur, fut, pour prix de sa libération, obligé de céder les investitures. Même si ensuite il s'était rétracté, l'humiliation était profonde, la blessure très grave. Il fallait que le nouveau pape fût un homme fort, en mesure de faire face à l'empereur et de réparer les injures. Ce fut le cas de Calixte II, homme puissant et d'autorité. C'est avec lui que Suger eut les meilleurs et les plus longs contacts en Italie et put observer l'orientation de sa politique autoritaire et triomphale, plus impériale que pastorale, servie par une propagande destinée à exalter le pouvoir pontifical. Calixte inscrivit en effet dans la pierre, à Rome, le fruit d'une réflexion plus politique que religieuse, à saint Pierre et surtout au Latran, symbole du pouvoir impérial et du triomphe du pape sur l'empereur: il y fit construire des bâtiments administratifs et surtout une «salle des conciles secrets», où des fresques très humiliantes pour l'empereur montraient les papes écrasant les antipapes sous leurs pieds. Suger, Arnoul de Lisieux, Jean de Salisbury, puis Otton de Freising lui-même, le propre oncle du futur empereur Frédéric Barberousse, applaudirent à ces fresques, remarquant qu'elles devraient servir de leçon aux antipapes. Ce sont donc toutes ces idées, tout ce programme politique, non plus de Constantin et de Sylvestre mais de César et d'Auguste, toutes ces images et ces constructions, basiliques en chantier à Rome, réalisées au sud, que Suger eut l'occasion d'observer, étudier, analyser en Italie. À cela s'ajoutaient les dispositions de Grégoire VII qui renforçaient singulièrement les liens soumettant les évêques au pape. Quant à Saint-Denis, c'était une abbaye exempte, et donc directement rattachée à Rome. On comprend mieux, dès lors, pourquoi Suger s'efforça de faire de son église non seulement la réplique de l'Hagia Sophia de Constantinople, à travers sa copie occidentale, Sainte-Sophie de Bénévent qu'il visita plus d'une fois, mais surtout l'équivalent du Siège de saint Pierre, un manifeste de la cohésion de l'œuvre ancienne et nouvelle ainsi que du triomphe de l'Église universelle: ce dont témoignent l'introduction et la fin de son «Écrit sur la Consécration»²².

Après la parenthèse du pontificat d'Honorius, dépourvu de toute idéologie, l'élection d'Innocent II, un homme fort compétent et très estimé (de même que son rival Anaclet) allait donner une impulsion jusque-là inégalée au prestige pontifical. Nous ne reviendrons pas sur les péripéties du schisme de 1130, dit «schisme d'Anaclet»²³. L'exil du pape en France donna une empreinte parti-

²² Suger, (Œuvres (voir n. 17), p. 2-7 et 52-53.

²³ GASPARRI (voir n. 16), p. 61-63. Pour le récit complet des événements du schisme, cf. Mary STROLL, Symbols as power. The papacy following the investiture contest, Leiden,

culière à cette grave crise de l'Église. Innocent, suivant l'exemple de Calixte, s'éloignait de plus en plus de l'idéal grégorien de l'*Ecclesie primitive forma*. Le roi Louis VI, ami de Pierre Pierleoni hésita à reconnaître Innocent; néanmoins, après avoir envoyé Suger à Cluny pour prévenir de sa décision, il convoqua une assemblée de prélats et de grands à Étampes (septembre 1130), donna son assentiment à l'élection d'Innocent et promit de la faire respecter. Le pape se rendit à Saint-Benoît-sur-Loire, où le roi et sa famille le reçurent. Puis ce fut au tour du roi d'Angleterre Henri I^{er} de le reconnaître (13 janvier 1131). Ensuite le pontife alla jusqu'à Liège (22 mars 1131), où l'empereur Lothaire vint à sa rencontre dans une humilité qui frappa Suger: »Sur la place qui est devant l'église épiscopale, il s'offrit très humblement comme écuyer, et à pied se hâta vers lui ... tenant d'une main son sceptre, comme pour le défendre, de l'autre le frein de son cheval, il le conduisait comme il eût fait pour son seigneur ... (ayant mis pied à terre) il le soutint et le porta, faisant éclater à tous ... la majesté paternelle qui était en lui.« Innocent s'appuyait, et c'est ce qui le fit reconnaître en France et dans les pays du nord de l'Europe, sur la nouvelle spiritualité, celle des chanoines réguliers et des nouveaux ordres, tels surtout les cisterciens, tandis qu'Anaclet restait attaché à la spiritualité désormais un peu démodée de l'Église primitive et du monachisme bénédictin, avec pour modèles Cluny et le Mont-Cassin. Innocent poursuivit ses visites en Gaule et, suivant une coutume maintenant bien établie, vint célébrer Pâques en l'église de Saint-Denis »comme étant sa fille«. Reçu par l'abbé »la veille de la Cène du Seigneur« (mercredi saint, 15 avril²⁴) il y suivit tous les offices de la Passion puis se rendit à l'Estrée »en l'église des martyrs«, dans une telle pompe que Suger, qui la décrit longuement, en fut très fortement impressionné: »après l'avoir revêtu d'une admirable parure ils lui mirent sur la tête une mitre (le *phrigium*), ornement vraiment impérial, semblable à un heaume et cerclé d'un diadème d'or ... sur un cheval blanc couvert d'une housse ... les barons et châtelains à pied tenaient les rênes du cheval du pape ... jetant de la monnaie à pleines poignées pour écarter la foule ... la voie royale parsemée de branchages resplendissait de l'éclat des étoffes précieuses accrochées aux arbres ... les chevaliers rangés en bataille ... il n'y avait pas jusqu'à la synagogue des Juifs de Paris qui malgré son aveuglement ne fût là. Parvenu à la basilique des saints toute éblouissante de couronnes d'or, dans l'étincellement des pierres précieuses et des perles, cent fois plus brillantes que l'or et l'argent, il célébra les divins mystères²⁵.« On n'avait jamais vu jusque-là un tel faste ni une telle richesse dans l'accueil d'un pontife en France: à Saint-Denis, Suger en avait été l'auteur, mû certes par son amour pour les belles matières, reflets de la beauté divine, mais plus encore par les fastes de l'église romaine qu'il avait pu contempler à Rome et en Italie. Trois jours plus tard le pape se rendit

²⁴ Suger, Vie (voir n. 1), p. 260–263.

²⁵ Ibid. p. 263–265.

à Paris et se fixa à Compiègne (26 mai 1131). Quelques mois après eut lieu un concile à Reims (18 octobre), au cours duquel le pape dut consoler le roi Louis du décès accidentel de son fils Philippe (14–15 octobre précédents). Suger, qui était présent, obtint que l'on couronnât le fils cadet du roi, Louis (VII), le 25 octobre. En pleine maturité, l'abbé tenait en mains les affaires de son monastère, matérielles et spirituelles, celles du service du roi dont le pouvoir grandissait dans la paix, débarrassé des grandes familles trop puissantes, parmi lesquelles et en dernier lieu celle des Garlande, grâce à sa diplomatie. L'abbé de Saint-Denis, participant pleinement aux affaires du royaume, venait d'acheter une maison proche de la porte Saint-Merry pour pouvoir loger non loin du palais royal.

C'est à partir de ce moment-là que Suger put se consacrer effectivement à la reconstruction de son monastère: quelques années de tranquillité relative allaient le lui permettre. Le schisme avait été résolu, souvent dans la violence, grâce à l'efficacité de Bernard de Clairvaux. Cette tranquillité fut momentanément interrompue, et par deux fois: la première fois, en 1135, quand il se rendit à La Charité-sur-Loire, au chevet du roi gravement malade; la deuxième en 1137, quand Guillaume X, duc d'Aquitaine, en partance pour Compostelle, confia sa terre au roi de France et offrit la main de sa fille et héritière, Aliénor, à l'héritier de la couronne: sur l'ordre du roi, Suger fut désigné pour accompagner le jeune Louis à Bordeaux; il avait alors cinquante-six ans, ce qui pour l'époque était un âge très avancé. Avant de partir il fit son testament et, sur le chemin du retour, il apprit la mort du roi, enseveli en son absence dans l'abbaye. Bien qu'en partie et momentanément écarté du pouvoir par le jeune roi, Suger ne cessa d'intervenir pour réparer erreurs et fautes que Louis, en raison de son jeune âge, commettait²⁶. Grâce à ses excellentes relations avec le nouveau pape Eugène III, un ami de Bernard, il pourra ainsi régler la question de l'archevêché de Bourges, où le roi s'était mis dans un mauvais pas. Parallèlement il entamait sa grande œuvre écrite, sur ses propres réalisations et surtout l'historiographie royale.

Bientôt, après la fin des travaux, de nouveaux soucis s'emparèrent de l'abbé. Le roi, voulant accomplir le vœu de son frère défunt, décida de faire le voyage de Jérusalem et de quitter son royaume, contrairement à la coutume, pour se rendre au Saint-Sépulcre, aller enfin au secours du roi Baudouin III, menacé par l'invasion turque, répondant aux sollicitations du pape Eugène III et de son ami Bernard de Clairvaux. À ce projet, Suger était hostile. Une réunion eut lieu à Étampes, organisée par le roi, pour préparer le gouvernement du royaume: comme on le sait, à la suggestion de Bernard, le comte de Nevers et

²⁶ Suger, *Histoire de Louis VII*, dans: Suger, *Œuvres* (voir n. 17), p. 157–177.

l'abbé de Saint-Denis furent désignés pour en avoir la charge²⁷. Tous deux refusèrent mais Suger s'en remit à la décision du pape, alors en visite à Saint-Denis, qui confirma ce choix: Suger fut donc nommé régent du royaume en l'absence du roi, mais aussi sorte de légat pontifical en France, en relation étroite avec le pape. Il tenait en main les deux glaives, spirituel et temporel; il réussit à maintenir la justice, l'ordre et la sécurité, à mater les rébellions des grands, à tenir en respect l'épiscopat et les églises en désordre. Car ce sont là les deux dernières missions importantes que lui confia le pape, malgré sa fatigue et son grand âge, tandis que le roi venait de rentrer de son expédition en Terre Sainte, laquelle fut un sanglant échec. Suger, qui fit souvent fonction de juge délégué par le pape, fut désigné par Eugène III pour réformer l'église de Sainte-Geneviève de Paris²⁸: une tâche difficile dont il s'acquitta en installant des chanoines réguliers, grâce à l'assistance de plusieurs prélats et la collaboration des chanoines de Saint-Victor de Paris²⁹. Puis le pape lui ordonna d'instaurer la vie religieuse en l'église Saint-Corneille de Compiègne, en remplaçant les chanoines par des moines bénédictins, ce qu'il fit en septembre 1150, alors qu'il était déjà malade, avec l'aide du roi et de la reine, en y faisant élire comme abbé Eudes de Deuil, compagnon du roi en Orient et futur abbé de Saint-Denis³⁰. En même temps, l'abbé de Saint-Denis lui-même préparait une nouvelle expédition en Orient, pour »libérer la croix du Sauveur retenue à Antioche par les Sarrasins«, espérant réparer le désastre de l'expédition royale et en prenant sur ses propres ressources. Mais malgré ses efforts, prévenu par la maladie, il dut y renoncer, et il confia son projet à »un homme très expert dans l'art de la guerre, tant par le courage que par la force, parmi les plus nobles des grands de France³¹«.

Depuis le concile de Poitiers jusqu'à la veille de sa mort, l'abbé de Saint-Denis ne cessa d'accueillir, accompagner, assister le pape, exécuter ses ordres, gouvernant la France comme un régent mais faisant en même temps office de légat. Toute sa vie il fut au service du pontife, et s'il fut couronné par le roi, à la fin de sa vie, du titre de *Pater Patrie*, l'Église lui fut tout autant redevable,

²⁷ Cf. Chronique de Morigny (voir n. 4), p. 19: *regni provisionem Sugerio abbati Sancti Dionysii commisit, viro in secularium causarum dispensatione nulli secundo, titulo etiam scientie litteralis preclaro.*

²⁸ GROSSE (voir n. 4), p. 37 n^{os} 72, 77, p. 38 n^{os} 79, 84, p. 39 n^o 90. – Suger, Œuvres (voir n. 2), p. 4–13 n^o 2, p. 14–25 n^o 4, p. 26–33 n^o 5, p. 107 n^o 24, p. 109 n^o 28, p. 109–110 n^o 29, p. 110 n^o 30, p. 113–114 n^o 41, p. 114 n^o 43, p. 143–144 n^o 128 (Lettres).

²⁹ Ibid. p. 26–33 n^o 5: »Au très cher seigneur et père, par la grâce de Dieu pontife universel ... Eugène, Suger ... entière obéissance et total dévouement. Ma bouche chante la louange du seigneur de ce que la grandeur insigne d'un tel père et seigneur universel n'ait pas dédaigné de remercier notre petitesse ... pour avoir accompli notre devoir d'obéissance en intervenant en l'église Sainte-Geneviève.«

³⁰ Ibid. p. 66–81 n^{os} 19–22, p. 147 n^o 137 (19 juin 1150), et Vie de Suger, ibid. p. 346–351.

³¹ Lettres du pape à Suger, ibid. p. 147 n^o 137 (19 juin 1150), et Vie de Suger, ibid. p. 346–351.

comme en témoigne son biographe, Guillaume de Saint-Denis, disant: »Le pontife suprême se félicitait d'une telle probité ... il lui écrivait avec une singulière familiarité ... lui de son côté exécutait fidèlement ses ordres ... qui-conque lirait les lettres qu'ils s'envoyaient mutuellement comprendrait facilement quel était le respect, la considération, la confiance qu'ils se portaient l'un à l'autre ... Quant au pontife suprême, Eugène, chaque fois que survenaient des affaires particulièrement graves dans le royaume, et qu'elles étaient portées jusqu'à son audience, il les confiait le plus souvent à la discrétion éprouvée de cet homme pour qu'il y mette un terme.«